

METALANGAGE et EPISTEMOLOGIE

Quand on doit présenter Hjelmslev brièvement, que dit-on de lui ? Que c'est un linguiste à la fibre théoricienne très développée, au point de comparer l'analyse linguistique à un calcul algébrique ; qu'il s'inscrit dans la tradition de la linguistique saussurienne ; mais qu'au moment du développement de la linguistique structurale, son opposition aux vues de Prague (celle de Jakobson, en particulier) l'a maintenu à l'écart, dans une certaine opacité.

Subsidiairement — mais le subsidiaire a souvent pris le pas sur le principal —, Hjelmslev est connu pour avoir donné des définitions aux notions de connotation et de métalangage¹. Or, la notion de connotation, en linguistique comme en d'autres sémiologies (narratologie, sémiologie du cinéma, etc.), a eu un destin très riche — trop riche sans doute, puisque la notion a été abandonnée au fur et à mesure que l'on progressait dans les matières qu'elle avait permis de découvrir. De même, le goût pour les figures de mise en abyme et de réflexivité ont relayé en les faisant fructifier les propositions hjelmsleviennes sur le métalangage ; mais ce goût n'a pas su endiguer la réputation logicisante et formalisante du concept, dont le verdict lacanien — *Il n'y a pas de métalangage* — a stoppé net toute utilisation généraliste. Cette postérité, d'abord glorieuse, puis contestée, faite aux notions de connotation et de métalangage a créé un hiatus dans la connaissance de l'œuvre de Hjelmslev.

Il n'est pas interdit de penser que Hjelmslev connaisse une part de responsabilité dans l'instauration de cet hiatus. De fait, le métalangage pose, avec la connotation, une énigme dans son œuvre. Aucun article ne développe ces notions. Il faut se satisfaire de ce que le linguiste en dit dans ses grandes sommes théoriques, où elles figurent invariablement en fin de parcours, dans la plus abordable, *Le Langage*² comme dans la plus ésotérique, le *Résumé d'une théorie du langage*, en passant par la plus célèbre, les *Prolégomènes à une théorie du langage*. Or, même là, il n'est pas aisé de déterminer quelle importance leur est accordée au sein de l'ensemble.

Ces précautions oratoires étant prises, il apparaît que le métalangage pourrait bien jouer un rôle capital au sein des préoccupations théoriques de Hjelmslev. Ainsi, quand dans *Le Langage* celui-ci écrit :

La linguistique a pour but d'établir une méthode au moyen de laquelle on puisse décrire des langues. Cela se fait par l'introduction d'une langue permettant la description de langues. On appelle *métalangue* une telle langue descriptive, et *langue-objet* la langue décrite. (1966 : 175)

on peut estimer que c'est bien l'ouvrage *Le Langage* qui établit cette *méthode* de description. Plus loin, on lit :

Comme toutes les sciences, mais à la différence des langues quotidiennes, la grammaire doit, dans la plus large mesure possible, définir ses propres signes. (1966 : 176)

N'est-ce pas ce à quoi s'est attaché Hjelmslev ? Les *Prolégomènes* présentent bien, *in fine*, des définitions des signes que la linguistique utilise pour décrire son objet. Le métalangage aurait donc à voir avec la théorie générale du langage ; il en serait le représentant dans la théorie elle-même. C'est à peine forcer le texte d'affirmer que le métalangage constitue, à la fin des *Prolégomènes*, une sorte de mise en abyme !

À cela, du reste, il n'y a rien d'étonnant, puisque la théorie formelle affiche, en son immanence, le défi d'une science linguistique purement spéculative. Avec le métalangage, Hjelmslev clôt la boucle en revenant une dernière fois sur ce qui a fait l'objet même de son ouvrage. Que celui-ci ne soit cependant que des prolégomènes marque peut-être la limite d'un tel système : comment concevoir une suite à un livre qui tourne en rond !

En tous cas, les définitions données du métalangage corroborent cette interprétation. Rappelons qu'il y en a deux. La première, « pas même opérationnelle »³, seulement destinée à faire entendre de quoi il est question, indique que le métalangage a le langage comme contenu, c'est-à-dire comme objet. Ce métalangage-là n'est pas autre chose que la linguistique. Il faudra toutefois s'étonner que, dans le système si minutieusement décrit par Hjelmslev, on puisse affilier la notion de contenu à celle d'objet.

Voyons au préalable quelle est la seconde définition du métalangage, celle-là parfaitement formelle, c'est-à-dire adéquate à la théorie elle-même. Le métalangage est, dans cette seconde définition, un langage scientifique connaissant cette particularité qu'il contient un langage. Qu'est-ce à dire ? Que la fonction sémiotique qui s'institue par le métalangage est une fonction entre une grandeur quelconque et une grandeur qui est déjà analysée comme sémiotique. Ou encore : que l'analyse sémiotique ordinaire est redoublée par une nouvelle analyse sémiotique, dite métalinguistique, qui l'inclut dans l'analyse en train de se faire. Manière originale d'aborder les problèmes épistémologiques, où l'analyse se retourne sur elle-même, pour admettre que les instruments de l'analyse font partie intégrante de ce qui est analysé, qu'ils déterminent l'objet d'analyse lui-même. Là également, tout ceci correspond au rôle attendu du métalangage tel que l'ont prescrit les logiciens. Le métalangage a le dernier mot des

Prolégomènes ; toutefois, il est là moins pour dire le Vrai que pour exercer un contrôle sur les moyens de le dire.

Pourtant, certains éléments ne laissent pas d'inquiéter. D'abord, revenons-y, le métalangage a le langage comme objet en tant qu'il constitue le plan de contenu de son propre système. Comment le comprendre ? Peut-on imaginer, au niveau inférieur, que la langue a pour objet son propre contenu ? Quand on sait que la notion d'objet est pour Hjelmslev un « indéfinissable »⁴, doit-on conclure qu'en en faisant implicitement un contenu, Hjelmslev replonge dans l'essentialisme platonicien ? Ce serait une conclusion bien étonnante, et décevante, pour la théorie formelle. Mais, en contradiction avec cette interprétation, il est précisé dans les *Prolégomènes* que

dans la pratique, la métasémiologie est identique à la description de la substance (1971 : 156).

Dans *Le Langage* Hjelmslev explicite au besoin que

La phonétique, ou science des sons de la langue, et la sémantique, ou science des significations de la langue, appartiennent à la métagrammaire (1966 : 178).

Certes, il n'y s'agit plus du métalangage tel qu'on peut l'associer à la linguistique, mais d'un métalangage du second degré. Mais, précisément, comment le métalangage qui prend la linguistique pour objet peut-il, *dans la pratique*, s'occuper de ce que la linguistique a écarté : les sons et les significations⁵ ?

En outre, nous y retrouvons à l'opposé d'un objet-contenu, un objet-matière comme l'adopteraient de bonne grâce les empiristes. Le métalangage semble ici consacrer les sons et les sens comme fondements, origine, vérité ultime de la science du langage.

Le plus étonnant, cependant, est encore ailleurs, et connaît dans la théorie hjelmslevienne une visibilité maximale. C'est sans nul doute, quant au métalangage, le trait définitoire le plus évident : le métalangage occupe une position symétrique par rapport au langage de connotation. Or, dans l'usage postérieur qu'on a fait de ces notions, pratiquement personne ne les a plus jamais rapprochées.

Il faut tâcher de comprendre cette symétrie qui nous donnera une clef d'interprétation plus en accord avec l'ensemble de la théorie. Cette symétrie, il est vrai, n'est réellement apparente que dans les *Prolégomènes*. En revanche, dans le *Résumé*, et bien que la *sémiotique connotative* et la *métasémiotique*⁶ soient présentées en opposition l'une à l'autre, les symboles qui notent respectivement l'une et l'autre rompent cette symétrie. La sémiotique connotative associe le symbole de la sémiotique $\gamma^{\circ}g^{\circ}$ avec celui d'une variable x , soit : $x\gamma^{\circ}g^{\circ}$. Si la symétrie était parfaitement respectée, on serait en droit d'attendre pour la métasémiotique un symbole complexe où l'on retrouverait

l'opposé d'une variable, c'est-à-dire une constante (*a*). Il n'en est rien. La métasémiotique n'est d'ailleurs pas symbolisée, car elle s'articule en métasémiotiques de premier et second degré, avec dans chaque degré une distinction entre sémiotique-objet scientifique et sémiotique-objet non scientifique, soit : $x_2\gamma^\circ g^\circ$, $i_2\gamma^\circ g^\circ$, $x_3\gamma^\circ g^\circ$, $i_3\gamma^\circ g^\circ$. Il apparaît, sous ce rapport, que les définitions des différentes métasémiotiques présupposent l'établissement soit des sémiotiques dénotatives ($i\gamma^\circ g^\circ$) soit des sémiotiques connotatives, tandis que la définition de la sémiotique connotative ne présuppose quant à elle, vient-on de préciser, que la classe générale des sémiotiques (cf. le *Résumé*, 1985 : 98-99). Ceci doit nous avertir que la symétrie entre sémiotique connotative et métasémiotique n'est pas parfaite ou qu'à tout le moins elle connaît une limite. Tâchons néanmoins d'apercevoir comment peut se dégager cet effet de symétrie.

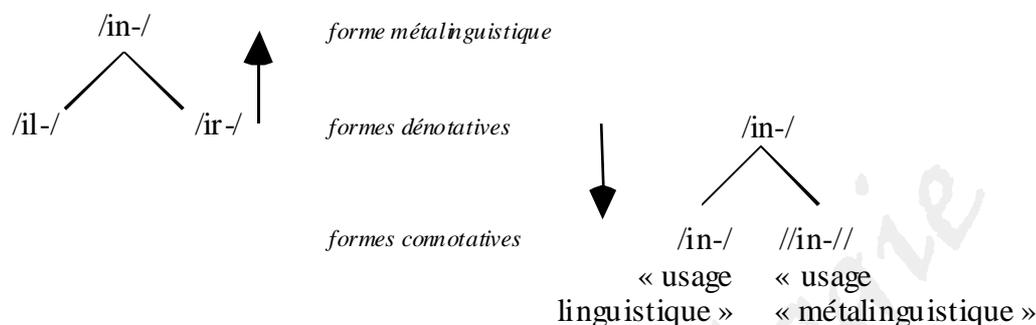
Pour décrire une langue, écrit Hjelmslev dans *Le Langage*, il faut quelque peu

modifier l'*usage* de la langue quotidienne en y introduisant une série de signes nouveaux, ceux qu'on appelle « termes techniques » ou « expressions de spécialistes » (1966 : 175).

Mais, dans l'usage descriptif de la langue, les modifications atteignent également le sens de termes communs. On pense ici évidemment au cas des autonymes. Or, les autonymes, dont l'usage est manifestement métalinguistiques, parce qu'ils modifient quelque peu le sens de leur usage ordinaire, sont typiquement ce que peut analyser une sémiotique connotative. L'autonymie, c'est la sémiotique dénotative tout entière affublée du connotateur « dans la description linguistique qui en est faite ».

Un exemple permettra d'apprécier cette symétrie. Soit le préfixe /in-/. Ce préfixe dans son usage autonymique est équivalent à un syntagme nominal, comme on peut le comprendre dans l'exemple /in-/ est un préfixe. Dans l'usage autonymique, /in-/ produit ainsi une variable nominale, au côté de son usage comme préfixe dans le discours ordinaire. /in-/ est une invariante d'expression que la sémiotique connotative, moyennant un connotateur, fait varier en deux variables, — nom ou préfixe, — selon que l'usage sera linguistique ou métalinguistique. Mais par ailleurs, dans son emploi autonymique, /in-/ désigne toute une série de variantes linguistiques telles qu'elles se manifestent dans les lexies /inculte/, /incalculable/, /intarissable/ mais aussi dans des lexies comme /irrespirable/, /illisible/, /impossible/, /immodeste/. En ce sens, l'autonyme rassemble en une invariante toute une série d'invariantes d'expressions, /in-/, /ir-/, /il-/, /im-/ qui ont chacune, dans leur contexte syntagmatique respectif, la même fonction. L'autonyme n'est pas ici un usage face à l'usage linguistique. Il correspond à une analyse de l'usage linguistique, et cette analyse produit une invariante d'expression que la sémiotique dénotative n'est pas susceptible de déduire.

Par rapport à la sémiotique dénotative, on constate donc que la sémiotique connotative conduit à une particularisation formelle (des contenus) tandis que la métasémiotique conduit à une généralisation formelle (des expressions), comme indiqué dans le tableau ci-dessous :



Certes, l'exemple des autonymes, en ce qu'il permet de rapprocher le travail de la sémiotique connotative et de la métasémiotique à partir des mêmes formes dénotatives, est exceptionnel. Comme toutefois chaque forme dénotative est visée par l'autonymie, la portée de cette exception est assez large pour servir de premier exemple.

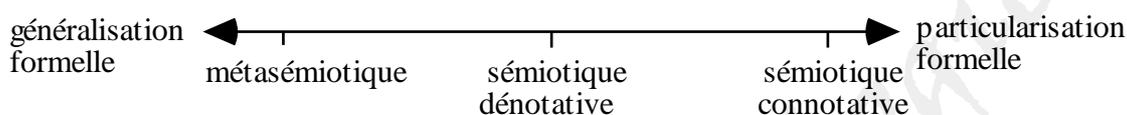
Pour le reste, il ne serait pas difficile d'en prendre d'autres qui confirment l'opposition de la sémiotique connotative et de la métasémiotique sur l'axe qui tend l'analyse formelle entre particularisation et généralisation.

Soient les termes suivants : *rapporteur*, *délateur*, *sycophante*, *cafardeur*, *cafteur*, *cafard*, *mouchard*. L'invariante dénotative de contenu peut être paraphrasée par « personne qui rapporte dans le but de nuire », les connotateurs se distribuant de la façon suivante :

	« châtié »	« familial »	« argotique »
« vieux »	<i>sycophante</i>	<i>mouchard</i>	<i>cafard</i>
« actuel »	<i>délateur</i>	<i>cafardeur</i>	<i>cafteur</i>

Dans la sémiotique connotative, le contenu de lexie est donc formalisé par des connotateurs dont les paradigmes sont les « états historiques d'une langue » et les « situations socio-contextuelles ». Ceci correspond bien à une particularisation puisque, là où la sémiotique dénotative pouvait considérer qu'il n'y avait qu'une invariante de contenu, associée à différentes variables d'expression, la sémiotique connotative établit six invariants de contenu. Mais, par ailleurs, l'explicitation des connotateurs est métalinguistique et permettrait de regrouper, en fonction d'autres invariants dénotatives de contenu, bien d'autres variables d'expression. Sous ce rapport de classe,

chaque connotateur permet ainsi de créer une forme métalinguistique de contenu qui opère une généralisation des contenus dénotatifs. C'est déjà le cas dans l'exemple considéré : il y a six invariantes de contenu dans la sémiotique connotative mais il n'est besoin que de cinq formes métalinguistiques pour analyser les connotateurs. Aussi, bien que la métalinguistique formalise ici la sémiotique connotative, c'est toujours en fonction des invariantes de la sémiotique dénotative que s'opère la généralisation. La sémiotique dénotative est donc bien ce par rapport à quoi s'opèrent la particularisation de la sémiotique connotative et la généralisation métasémiotique :



Reste à se demander la raison de cette symétrie. Que les invariantes dénotatives puissent devenir des variables métasémiotiques, et les variables dénotatives des invariantes connotatives, montrent dans le système hjelmslevien l'importance de la variabilité des formes (d'une plus grande importance que la distinction de l'expression et du contenu qui, en réalité, dans les définitions de la sémiotique connotative et de la métasémiotique ne répond qu'à un effet de surface).

C'est dans la perspective de cette variabilité formelle qu'il faut comprendre que la métasémiotique est l'analyse de la substance. Dans une métasémiotique, toute forme dénotative peut redevenir substance pour une nouvelle formalisation. Car chaque forme est le résultat de l'analyse d'un corpus, lequel n'est identifié comme corpus linguistique que par le point de vue de l'analyste.

La métasémiotique ne dirige pas, par conséquent, la théorie formelle vers un substantialisme génétique, mais, tout à l'opposé, en rendant les formes réversibles en substances, elle garantit la circulation, sinon la complémentarité, entre d'une part le souci d'une formalisation rigoriste immobile et d'autre part l'adéquation à des corpus et des points de vue nécessairement relatifs. Pour ainsi dire, la fonction principale de la métasémiotique est, pour ainsi dire, de « ventiler » la formalisation linguistique par sa variabilisation.

Néanmoins, en pratique, afin de ne pas faire double emploi avec l'analyse effectuée dans le cadre de la sémiotique dénotative, la métasémiotique permet de formaliser en deçà (les sèmes et les sons) et au-delà (les classes sémantiques, les traits distinctifs) de cette analyse. Tout au contraire de la sémiotique connotative, pour laquelle la formalisation linguistique est toujours déjà faite, mais qu'elle refait

entièrement dans le but d'une adéquation plus fine — et plus coûteuse — aux faits de langage.

On comprend ainsi pourquoi la métasémiotique présuppose nécessairement soit l'analyse dénotative soit l'analyse connotative, quand la sémiotique connotative n'a pas à présupposer nécessairement l'analyse dénotative. L'analyse dénotative est, pour la métasémiotique, un prototype à tester ; elle est en revanche, pour la sémiotique connotative, une norme fixant le degré d'analyse communément admis pour être celui d'une langue.

Autrement dit, la métasémiotique garantit que la norme fixée à dessein purement méthodologique dans la sémiotique dénotative ne dérive pas par hypostase en principe ordonnateur de l'objet linguistique. De fait, rien ne pourrait justifier une norme *a priori* des faits de langue. En ce sens, l'analyse formelle telle que la conçoit Hjelmslev se montre totalement indifférente aux concepts de grammaticalité et de recevabilité sémantique. Ceux-ci sont précisément la conséquence de l'hypostase de la norme méthodologique nécessaire à l'analyse en norme inhérente à la langue elle-même.

Aussi, pas plus qu'il n'est empiriste, le système hjelmslevien ne dérive-t-il pas vers un platonisme. L'objet-langue contenu dans la métasémiotique ne l'est pas à titre de réalité idéale et noématique, mais seulement à titre d'objet déjà analysé, c'est-à-dire comme un « objet » au sens kantien du terme : présenté devant la métasémiotique sous la garde d'une détermination objectivante produite par l'analyse dénotative.

On comprend dès lors également pourquoi la métasémiotique est dite « scientifique », comparativement à la sémiotique connotative. Celle-ci n'est mue que par de nouvelles conventions, déterminées par des buts d'analyse différents de ceux ordinairement fixés dans l'analyse linguistique (parmi ces buts : analyse de textes littéraires, analyse sociologique et psychologique des discours, analyse de l'écriture, etc.). Rien par conséquent, dans l'analyse connotative, ne garantit que les sémiotiques établies ne dérogeront pas au principe d'empirisme, notamment à l'exhaustivité et à la non-contradiction. À l'inverse, la métasémiotique, en son destin épistémologique de contrôle des posés méthodologiques de l'analyse dénotative, explicite ce qui était suspendu par l'analyse dénotative, notamment la question de l'homogénéité ou de l'hétérogénéité qui détermine la langue comme objet (ce qui répond de l'exigence de non-contradiction), élargit le rapport formel face à la substance (exhaustivité) en même temps qu'elle généralise et économise les invariants (simplicité).

Pour conclure, il se confirme donc que les notions de métalangage et de connotation, loin d'être des excroissances secondaires dans la théorie de Hjelmslev, servent au contraire de fondements à la théorisation.

Resterait à spéculer sur les raisons pour lesquelles Hjelmslev a maintenu ces notions dans une certaine discrétion. Pour ma part, je vois dans cette réserve la manifestation d'un refoulé : celui d'une recherche épistémologique, que Hjelmslev, soucieux sans doute de ne pas s'exposer en dehors de sa discipline (dans laquelle il avait tout de même déplacé ses intérêts, puisqu'il a débuté par des travaux en grammaire comparée, comme Saussure et Benveniste), a systématiquement cherché à présenter sous le jour d'une problématique de méthodologie générale. C'est peut-être en cela que se justifie le titre des *Prolégomènes* : non qu'il y manquerait des développements vers les applications linguistiques, mais parce qu'il faudrait en reprendre le projet avec une toute autre ampleur, celle qui convient à une épistémologie générale, comme y appellent du reste les conclusions de l'ouvrage :

[...] Il n'existe aucun objet qui ne puisse être éclairé à partir de la position-clef qu'occupe la théorie du langage. La structure sémiotique se révèle comme un point de vue à partir duquel tous les objets scientifiques peuvent être examinés. (1971 : 159.)

Sémir BADIR
Fonds National belge de la Recherche Scientifique — Université de Liège
Semir.Badir@ulg.ac.be

(notes et bibliographie page suivante)

¹ Plus précisément, Hjelmslev emprunte le terme de connotation à Bloomfield, tandis que le terme de métalangage lui vient de Tarski.

² Où les développements sur le métalangage et la connotation figurent dans un chapitre intitulé « Degrés linguistiques ». Ce chapitre est dit, dans la traduction française, qui date de 1966 (soit un an après la mort de Hjelmslev), « inédit ». Est-ce à dire qu'il ne figure pas dans l'original danois ? Il est un fait que *Sproget* n'a paru qu'en 1963, alors que sa rédaction est contemporaine de celle des *Prolégomènes*. Si Hjelmslev a préféré écarter ce chapitre de la publication, est-ce parce qu'il ne lui convenait plus ? Toute supposition pour laquelle il nous manque les plus simples éléments de vérification. Mais il appert que ce chapitre, en vulgarisant la matière du chapitre 22 des *Prolégomènes*, en trahit plusieurs données importantes.

³ « Comme le plan de l'expression et le plan de contenu ne se définissent que par opposition et relativement l'un par rapport à l'autre, il s'ensuit que les définitions proposées ici de sémiotique connotative et de métasémiotique ne sont que des définitions 'réalistes' provisoires auxquelles on ne peut même pas accorder de valeur opérationnelle » (*Prolégomènes*, p 144).

⁴ « la définition de l'analyse ne présuppose que des termes ou des concepts qui ne sont pas eux-mêmes définis dans le système de définitions spécifique à la théorie, et que nous posons comme indéfinissables : *description, objet, dépendance, homogénéité* » (*Prolégomènes*, p 44).

⁵ Les significations telles, bien sûr, que dans la linguistique saussurienne, elles sont distinguées des valeurs sémantiques en langue.

⁶ La rigueur de ce *Résumé* nous impose de traduire littéralement *metasemiotik* par *métasémiotique*, conformément à la traduction revue (1971) des *Prolégomènes*.

Ouvrages cités (la date entre crochets renvoie à l'édition originale) :

Louis HJELMSLEV 1966 [1963], *Le Langage*, Paris, Minuit, = Arguments. (Folio essais, 1991.)

Louis HJELMSLEV 1968-71 [1943], *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, = Arguments.

Louis HJELMSLEV 1985, *Nouveaux essais*, Paris, P.U.F., = Formes sémiotiques.